



Jacky Coulet

# Un chemin trop fragile

Librinova

Jacky Coulet

Un Chemin trop fragile

© Jacky Coulet, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-2608-6

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le temps est frais et le ciel est gris. Il est encore tôt ce matin lorsque nous marchons vers le sud-ouest. Patrick et Michel sont arrivés à l'auberge, hier soir, excités à l'idée d'une si longue marche. Ils n'ont pas l'habitude, mais c'est sûr ils sauront tenir la distance, ils en ont vu d'autres à la chasse !

Nella, ma chienne Épagneule Breton, nous accompagne. Élégante et joyeuse, c'est elle qui ouvre la marche, mais sait-elle seulement où elle nous emmène ? À la sortie du village, déjà une première image et j'interpelle mes deux frères en pointant du doigt un nid de cigogne.

— Regardez, là ! C'est un paysan du coin qui a installé ce nid. Et depuis, chaque printemps, un couple de cigognes rejoint le village, c'est sympa, non ?  
Réaction des frangins :

— Bof, y a même pas les cigognes, ce n'est pas marrant !

En effet, nous sommes au printemps et les cigognes se font attendre, peut-être nous feront-elles signe à notre retour ?

Nous restons sur la route goudronnée depuis Montigny sur l'Ain jusqu'à Pont du Navoy. Sur ces voies passent toujours trop de voitures. Alors, comme me l'a enseigné mon instituteur, on marche toujours à gauche de la route par mesure de sécurité. Ainsi on fait face au danger et on anticipe en voyant venir la voiture qui va nous frôler. À l'inverse, le véhicule qui nous dépasse pose moins de problèmes puisqu'il roule à droite alors que nous marchons à gauche. Bien vu l'institut ! J'ai bien retenu la leçon, contrairement à celle de géométrie avec ces drôles de définitions de ligne droite ou de ligne courbe. Vu sous cet angle, l'école, c'est plus agréable.

Après une demi-heure de marche, je glisse mon courrier, derniers vestiges de mes soucis professionnels du moment, dans la boîte aux lettres de la poste à Pont du Navoy.

À la sortie du village, nous voici enfin sur un chemin de terre, à l'abri du grondement des engins à moteurs, de l'odeur du goudron, des maisons qui nous surveillent, des chiens qui gueulent, du courant d'air des automobiles qui secoue nos nerfs. Alors nous sommes bercés du doux chant d'une mésange charbonnière, pénétrés des parfums du sous-bois. Le coucou nous guette, un chevreuil aboie. Le bruissement des premières feuilles accompagne le soupire des jonquilles et des primevères sauvages, nous les égratignons du bout de nos

brodequins.

Le chemin se fait plus étroit et plus pentu. Ce n'est bientôt qu'un sentier qui s'élève régulièrement à travers les chênes encore dégarnis, les frênes tout frêles et les foyards toujours endormis. C'est début avril et, au cœur du Jura, la nature flemmarde un peu et fait la grasse saison.

Après quelques centaines de mètres, une large voie forestière empierrée nous casse la plante des pieds et nous tord les chevilles. Dans la longue montée de ce grand bois, je marche quelques dizaines de mètres derrière les deux frangins et, entre un ciel de nuages gris et un chemin de pierres blanches, je ne vois que ces deux silhouettes, déjà courbées mais décidées. Michel porte son bonnet multicolore qui lui cache les oreilles et Patrick, son bonnet noir au bord relevé pour bien dégager les oreilles. Tous deux sont habillés de pantalon de toile et de parka épais. C'est vrai qu'il fait encore froid et Patrick s'est même emmitouflé d'une grosse écharpe. J'ai su les imiter car j'ai enfilé un même pantalon de toile pour être à l'aise, un anorak épais, et un bonnet noir, façon Patrick. Michel porte un sac à dos rouge pétant.

— C'est pour que l'hélicoptère le repère en cas d'accident.

Patrick plaisante, il sait qu'il n'y a pratiquement aucun risque pour cette balade de quatre jours. Et ajoutant ma moquerie à l'ironie de Patrick :

— C'est sûr, on peut se perdre dans ces hautes montagnes du bas Jura.

Michel, l'aîné de nous trois, ne répond rien.

En milieu de matinée, c'est la pause casse-croûte. Déjà six kilomètres dans les jambes, il est temps maintenant de se dégourdir l'estomac. Une table et deux bancs de bois sont là, au bord du chemin, à la sortie du village de Mirebel. Patrick et Michel s'attablent comme à la maison et prennent le temps de sortir de leurs sacs, pain, terrine et saucisse de Morteau. Allez, pendant que nous y sommes, encore un morceau de fromage ! Les couteaux de poches et bouteilles d'eau sont de la fête. Il ne manque que le gros rouge et on se croirait au petit-déjeuner du paysan du village après la traite. Je me contente d'un sandwich que j'avale en restant debout devant la table car j'ai froid et il me faut bouger au plus vite. Après un quart d'heure d'arrêt nous repartons, direction Baume les Messieurs.

Nous marchons maintenant sur un chemin forestier entre prairies désertes et

bois tristes. Peu de chants d'oiseaux, le temps gris n'engage pas au lyrisme. Pas de vaches en pâtures, il est encore trop tôt. En effet la neige était encore là la semaine dernière. Cependant, nous trouvons un peu de gaîté dans un pré en bordure du chemin, là où trois grands poneys à la jolie robe de couleur beige blanche et noire s'approchent de nous pour se laisser caresser. C'est étonnant de rencontrer ce genre d'animaux dans notre douce Franche-Comté, on a plus l'habitude d'observer de bons gros chevaux Comtois.

Le chemin traverse désormais un long bois planté de sapins et d'épicéas qui abritent d'énormes ronciers où se mêlent chênes et charmilles. En bordure du chemin, les frênes nous accompagnent et protègent les herbes sèches qui cachent aussi sûrement quelques morilles. Les morilles ? ? ? Nous y pensons tous trois, c'est la saison. Mais depuis notre départ de Montigny des morilles... que nenni ! Peut-être sont-elles trop petites pour que nous les repérions ? Un vieux du village racontait autrefois, que si nous trouvons une morille trop petite, laissons la pousser, mais attention, si elle voit que nous la regardons, elle ne pousse plus ! Alors, passons notre chemin et levons la tête en rêvant de ciel bleu et de vols de cigognes.

Ce bois est long, le paysage change. Les ronces et les herbes fanées sous les grands arbres laissent place à de nombreux murs de pierres sèches appelés murgers, délimitant dans un passé récent, des prés où l'on gardait vaches et moutons. En bordure de prairies, des cabordes en pierres froides grelottent. Ce sont des abris de bergers, des bâtis de cailloux au toit en arc brisé couvert de laves. Sur ce plateau que nous traversons, entre région des lacs et vignoble jurassien, nous pouvons découvrir sur les communes de Mirebel, Crançot, La Marre, Granges sur Baumes, un sentier thématique. Il suit toutes ces cabanes de bergers et raconte leur histoire. On imagine les utilisations de ces cabordes, en d'autres temps : abris, lieux de rencontre ou rendez-vous amoureux. Aujourd'hui les bergers ont disparu et laissé place aux agriculteurs modernes. Plus de charrues tirés par nos gros chevaux Comtois, plus de bœufs et de chars à foin, mais le fromage de Comté garde toujours son excellent goût et son délicieux parfum.

À la sortie du bois de Mirebel, nous retrouvons l'asphalte à l'approche de Grange sur Baume. Nous continuons de marcher entourés de nombreux murgers, coiffés parfois de laves patinées par les années, et souvent tapissés de mousses vertes jaunies par les longs hivers jurassiens.

Merde ! s'écrie Patrick en regardant le chemin derrière lui, j'ai perdu mon podomètre.

— Qu'est qu'on fait ? demande Michel.

Patrick semble indécis, prêt à faire demi-tour.

— Y-a-longtemps que tu l'as perdu ? dis-je.

— Si je savais lorsque je l'ai perdu, je me serais baissé pour le ramasser, s'exclame Patrick, fier de sa réplique.

— Je m'en doute, mais tu te souviens quand tu l'as regardé pour la dernière fois ?

— Ben... au casse-croûte, il y a plus d'une heure.

— Laisse tomber, on ne va pas faire demi-tour pour un podomètre à quatre sous, il est peut-être cent mètres en arrière, ou à trois kilomètres, et encore, faut être sûr de poser les yeux dessus. En plus, on a croisé un tracteur sur le chemin, alors ton podomètre, il est peut-être en bouillie.

Mon argumentation ayant fait mouche, nous continuons et tant pis pour l'instrument, nous ferons les kilomètres sans lui.

Il est bientôt midi. Nous allons quitter ces quelques centaines de mètres de route goudronnée pour nous enfile dans un sentier sur notre gauche. Il plonge sur le village de Baume-les-Messieurs. Mais à cet instant précis, un véhicule Citroën s'arrête à notre hauteur. En nous retournant tous trois nous reconnaissons Alain. Un sentiment familial nous envahit, contents de se retrouver à quatre frangins pour poursuivre l'aventure. Alain, trop handicapé pour nous suivre à pied sur de si longues distances, a convenu de nous servir d'assistance durant toute notre route. La C4 est donc remplie de provisions, de polaires, de glacières, de valises, d'affaires de toilette et de quelques bonnes bouteilles. Nous voilà rassurés, Alain ne nous a pas oubliés.

Il passe la tête par la fenêtre du véhicule et, de sa voix bégayante, nous interpelle :

— On va... va manger ensemble à... midi à Baume-les-Messieurs. On se re... trouve là en bas, hein ?

— Oui, compte une demi-heure pour que l'on rejoigne le village. Rendez-vous devant l'abbaye.

Nous descendons alors un sentier forestier si abrupt qu'il faut parfois se tenir aux branches pour garder l'équilibre. Les pierres roulent sous nos pas, certaines dévalent la pente comme des animaux sauvages qui détaleraient devant nous. Alors, à moitié surpris, nous regardons vers le bas pour vérifier s'il s'agit bien d'une pierre qui se sauve ou un chevreuil, ou un lièvre effrayé.

Nous arrivons bientôt en bas de la côte sur un petit promontoire à la sortie du bois où nous découvrons le magnifique village de Baume-les-Messieurs. À nos pieds surgit l'immense abbaye Clunisienne, très belle architecture du Moyen Âge. Patrick sort son appareil photo et mitraille l'abbaye, le village et le décor alentour. Les falaises de calcaire enlacent et réchauffent le village. Elles sont coiffées de grands chênes et foyards qui envahissent le ciel. Les pieds de la roche s'accrochent à la verdure des sapinières qui descendent jusqu'au bord des premières maisons. Pas de paraboles, pas de fils électriques, pas d'antennes, tout doit être caché dans ce village historique classé "plus beau de France". La civilisation écorche néanmoins ce beau paysage avec un tracteur jaune orange et une grue métallique de même couleur vive, seules taches de modernité sur cette belle histoire de France.

Nous continuons de descendre le long de notre sentier qui bientôt s'élargit entre deux rangées de murs. Une petite pluie fine commence à nous chatouiller les épaules. Pas de quoi néanmoins relever la capuche, le bonnet suffit. Le capuchon, ce sont "les œillères du cheval" et ce serait dommage de passer à côté de toutes ces belles choses sans les apprécier pleinement.

L'abbaye est maintenant sur notre gauche, tellement proche de nous et légèrement en contrebas que nous avons l'impression de marcher sur le bord de son toit et de s'accrocher à ses fines rangées de tuiles sombres. Les trois gargouilles se figent un instant sous le ciel pluvieux puis se détachent du haut de la cathédrale et achèvent leur descente sur l'asphalte au pied du monument et des premières maisons du quartier. Les baraques aux murs de pierres sont silencieuses, la saison touristique n'est pas encore là. Tant mieux, chaque plaisir en son temps.

Nous retrouvons enfin l'assistance.

— Alors, Alain, tu nous as dégoté un endroit à l'abri pour manger ?

— Là... mais c'est pas bien, répond-il de sa voix mal assurée en haussant son épaule valide. Puis il tourne la tête vers la place de l'abbaye, manière de nous dire « qu'est-ce que vous en pensez ? » Ce que nous en pensons ? Ce n'est effectivement pas bien : trop vers la rue, que du gravier, pas de bancs, bref, rien ne va. Alors nous décidons à l'unanimité de déjeuner au restaurant d'en face puisqu'il pleut et que l'air est frais. Bien que nous soyons encore hors saison, le restaurant est ouvert. C'est le seul. Tous les autres commerces attendent les beaux jours. C'est mieux ainsi car, nous connaissant, il aurait fallu faire le pied de grue devant toutes les cartes et menus des différents établissements avant de se décider.

Ce restaurant typiquement jurassien avec le mobilier d'époque est là pour nous emmener, le temps d'une image, d'un songe, au siècle passé. On déjeune en une heure, car si l'accueil est correct, les tarifs de l'établissement sont bien assez élevés pour des randonneurs comme nous et nous évitons donc apéritifs, fromages et desserts. Un émincé de volaille garniture forestière au vin du Jura, arrosé d'une bouteille de chardonnay, aura remplacé avantageusement le pique-nique prévu. Je règle l'addition. Nous ferons les comptes entre frères à la fin de cette randonnée.

En sortant du restaurant, le ciel est franchement gris. Il pleut mais c'est une pluie fine, supportable. Nous enfilons néanmoins les parkas. Patrick a prévu un poncho, léger et imperméable. Ce plastique bleu vif recouvre l'ensemble du corps plus le sac à dos. Quel drôle de bonhomme, comique et burlesque ! Nous reprenons donc notre chemin, ainsi affublés, direction Lons le saunier, lieu de halte prévu pour la nuit. Mais d'abord, en ce début d'après-midi, il nous faut traverser le long village de Baume les Messieurs. Tant mieux, celui-ci est si beau à regarder ! Une route sobre et rugueuse longe les murs d'anciennes maisons de pierres sèches et nous emmène vers autrefois, vers nos ancêtres. Des toits de laves abritent nos souvenirs. En traversant le village, nous longeons le Dard, jolie petite rivière qui prend sa source quelques kilomètres en amont vers les fameuses cascades de Baumes les Messieurs. Un camping, désert en cette saison, et de belles résidences secondaires, volets fermés, côtoient la rivière. Et comme dans la chanson de Francis Cabrel :

« C'est le silence qui se remarque le plus,

Les volets roulants tous descendus,  
De l'herbe ancienne dans les bacs à fleurs sur les balcons,  
On doit être hors saison,  
Et le courrier déborde au seuil des pavillons,  
On doit être hors saison. »

Combien d'amours de vacances se sont perdues cet été au bord du Dard ?

À la sortie du village, il nous faut quitter cette reculée et grimper la côte boisée. Après avoir plongé sur Baume les Messieurs côté Est, en fin de matinée, nous franchissons maintenant le mont, côté Ouest. C'est un beau dénivelé de deux cents mètres qui nous est proposé dans ce massif jurassien, sur moins d'un kilomètre de long, entre sapins et feuillus. Dès le début de la côte, nous regardons tous trois, d'un air inquiet, le sommet, là, si près de nous mais si haut. Comme nous suivons un chemin de randonnée balisé, il faut croire que l'escalade sera raisonnable, pourtant, à regarder là-haut, il nous semble distinguer une barre rocheuse infranchissable.

En fait, dès le début de l'ascension la pente est raide mais régulière. Sous la pluie, nous grimpons péniblement, chacun à l'aide de son bâton, dans une tranchée naturelle d'une hauteur d'homme. Le sentier passe dans cette coulée creusée au fil des siècles par les orages et les intempéries. L'eau commence à ruisseler sous nos pieds mais si la pluie venait à se faire plus violente nous marcherions au milieu d'un ruisseau, ou peut-être même d'un torrent. La montée est lente et pénible. La pluie devient de plus en plus forte. Il nous tarde d'être au sommet afin de trouver un terrain plus sec. La boue s'accroche sous nos chaussures et nous glissons souvent. La tranchée étant trop étroite, nous suivons en file indienne, courbés, sans dire un mot, la respiration courte et bruyante. Aux deux tiers de l'escalade, Michel s'arrête, reprend son souffle puis se tourne vers nous en montrant du doigt le sol :

— Vous voyez là, ce sont des traces de roues en fer qui ont marqué le sol et ça date sûrement de l'époque romaine. T' imagine, sur une pente pareille, ils ont dû serrer la mécanique dans la descente, les fers des roues d'avaient chauffer et les centurions, debout sur leurs chars, d'avaient serrer les fesses, y d'avaient pas